

MLR 1771

Cent quatrième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1978.

Mes chers confrères,

Vous avez l'esprit trop universel pour ne pas vous intéresser à des incidents inférieurs à vos dilections mais propres à troubler maint concitoyen. Même les travailleurs du cerveau peuvent se pencher sur ceux qui besognent de la pédale. J'entends du vélocipède.

Un de nos champions, vous ne l'ignorez pas, a été durement brimé par la France. Ce geste mérite réflexion. Je néglige les détails, pour vous dérisoires. Seule importe la décision. Elle est le signe évident d'un nationalisme résolu. Cette passion, qui domine aujourd'hui le monde, nous la devons à Napoléon. Pour avoir mis l'Europe à feu et à sang, il a suscité partout des chocs en retour qui n'ont pas épargné la France. Celle-ci fit même de la surenchère, en inventant le chauvinisme. Une chanson de Paul Avenel nous renseigne :

« Hélas ! le chauvinisme en France
Tient lieu de toutes les vertus ;
Il n'enfante pas de Brutus,
Il rétrécit l'intelligence,
Pour plaire aux histrions des cours
Caïn tue encore son frère,
La belle chose que la guerre !
Sonnez, clairons ! battez, tambours ! »

Le vocable enrichit la langue française depuis 1834. Il a fait oublier ce brave Nicolas Chauvin au point que Paris n'a même pas donné son nom à une rue, alors qu'un de ses disciples les plus délirants, Paul Déroulède, se voit honoré en outre d'un buste au square Henri Bergson, non loin de la Jeanne d'Arc de Saint-Augustin.

Patriotisme, nationalisme, chauvinisme, marche ascendante d'une passion qui n'épargne rien. Il est normal que les sports en soient touchés. Après celle de gagner de l'argent, ils sont le souci majeur des humains.

Le délassément initial a fait place à la compétition, laquelle devient féroce quand l'honneur national se trouve engagé. Or on a toujours des ennuis avec l'honneur, mais il y a du progrès. Jadis, l'honneur des femmes, si curieusement logé, provoqua plus d'un drame. Leur émancipation a, par bonheur, supprimé ce problème. Tout comme l'honneur des hommes ne dépend plus de la fidélité de leurs compagnes. Aujourd'hui le mot de Paul Léautaud paraît dépassé : « Le mariage fait des cocus et le patriotisme des imbéciles ».

Le but de toute lutte est de vaincre. Et l'on peut ajouter en sourdine, par tous les moyens. Dans le domaine des sports, le grand moyen, c'est le doping. Les chevaux en furent les premiers bénéficiaires puis les humains en ont apprécié les vertus. Aussi règne-t-il dans toutes les compétitions, malgré les sanctions qui frappent quelque dopé par malheur surpris.

A ce propos, il m'est venu une idée : Jusqu'à présent, les hommes de lettres se contentaient de se droguer et nous connaissons des exemples fameux, depuis Thomas de Quincey en passant par Poë et Baudelaire, jusqu'à notre ex-compatriote Henri Michaux. Les stupéfiants leur ont procuré de beaux rêves, du moins ils le prétendent. Il est difficile de tenir « L'assassinat considéré comme un des beaux-arts » du premier nommé, comme un rêve particulièrement heureux ; et les expériences à la mescaline du dernier sont plutôt génératrices d'incohérence que de félicité. D'où il est permis de conclure que si les stupéfiants ont le don de troubler l'esprit de nos confrères, il leur manque l'efficacité des excitants employés par les sportifs. Or ceux-ci, ne l'oublions pas, disent sans ambages que cet appoint leur est indispensable pour fournir les efforts qu'exigent d'eux des bourreaux sans vergogne.

Nos auteurs dopés, ne serait-ce pas la solution qui mettrait



fin à la pâleur de nos lettres ? Nous aurions enfin des romanciers passionnants, des poètes profonds, des essayistes pénétrants et des dramaturges que M. Huisman se ferait un plaisir de jouer. Avantage non négligeable, aucune sanction ne serait à craindre. En effet, la seule autorité qui pourrait être habilitée à intervenir, l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, se tiendrait nécessairement coite. Ses membres ne seraient-ils pas obligés de se doper aussi pour ne pas se laisser supplanter par des confrères dopés congrûment ?

Les belles perspectives que voilà ! Je vois déjà poindre à l'horizon plusieurs de ces prix Nobel tant convoités car tout le monde n'est pas prêt à refuser trois fois pareille distinction comme nous l'apprit Georges Simenon dans une interview parue dans « La Libre Belgique ». Les Académiciens de Stockholm ne repousseraient plus avec dédain les travaux de leurs collègues belges, sous le couvert d'un intérêt d'ailleurs fugitif pour Michel de Ghelderode; tout comme ils méprisent aujourd'hui nos confrères flamands qui leur sont présentés tous les ans, toujours à trois, mais dans un ordre différent.

Je crois devoir revenir sur le cas de Simenon. A cause de ses opinions peu flatteuses pour nos institutions. N'a-t-il pas déclaré que pour faire partie de notre Académie, on lui « a un peu forcé la main » ? Sans rapports aucuns avec ses collègues, il serait « bien en peine de citer le nom de cinq d'entre eux ». Ce n'est pas gentil pour les membres de la compagnie ni pour ceux qui piétinent devant la porte. Au surplus, ce Liégeois ne comprend rien au travail de morcellement constructif entrepris par nos sagaces parlementaires. Pour lui, sans égard pour les mânes du général de Gaulle « le Québec libre, c'est la fin du Québec ». Et pour la Wallonie : « ce serait exactement la même chose ». C'est dire que tous ces efforts consentis souvent au détriment de leur sommeil, par nos mandataires politiques pour assurer le bonheur des citoyens sont récusés comme si c'étaient de simples mesures, bonnes à semer la pagaille.

D'où il résulte que l'on peut être un authentique romancier, un homme capable de comprendre tous les rouages secrets de l'âme humaine et d'en composer des histoires passionnantes, sans rien comprendre aux travaux de nos alchimistes au pouvoir qui créent de l'ordre avec du désordre, à la manière de leurs émules du moyen âge qui transformaient le plomb en or. Avec des résultats identiques.

ROGER AVERMAETE.



UN CAS PERSONNEL

Le saviez-vous ? Pour mettre la main sur les ouvrages qui échappent au dépôt légal, c'est-à-dire ceux parus à l'étranger, le législateur a eu l'astuce de substituer à un éditeur lointain sur lequel il n'a aucune prise, le malheureux auteur du cru.

Ainsi j'ai été prié de déposer un exemplaire d'une réédition parue à Vaduz. S'il me faut obtempérer pour toutes les éditions parues à l'étranger, je suis propre ! Il me faudrait alerter Amsterdam, Bratislava, Bucarest, Genève, Londres, Moscou, New York, Paris, Stuttgart et Varsovie... A l'impossible nul n'est tenu. Je ne bouge pas. Coupable, je le suis, j'en conviens. Et j'attends la suite des événements à la manière de Nadaud :

« Deux gendarmes, non le dimanche
mais un beau jour du bel (!) été
venant, insignes sur la manche,
pour bêtement m'appréhender.
Enflant là voix d'un ton sonore
sans hésiter, je leur réponds :
— Brigadier, comme le Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

R.A.